



HAL
open science

Madagascar et la terre de Gonneville, tribulation d'un mythe des origines

Margareth Sankey

► **To cite this version:**

Margareth Sankey. Madagascar et la terre de Gonneville, tribulation d'un mythe des origines. *Revue historique des Mascareignes*, 2004, Voyage à Madagascar de la découverte à l'aventure intellectuelle, 05, pp.151-160. hal-03454076

HAL Id: hal-03454076

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03454076>

Submitted on 29 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Madagascar et la Terre de Gonneville : tribulations d'un mythe des origines

Margaret Sankey
University of Sydney

L'histoire des rapports entre Madagascar et la Terre de Gonneville commence au dix septième siècle et se modifie au fil des siècles et au gré des imaginations philosophiques, des découvertes historiques et des événements politiques. Madagascar, terre réelle, sert d'ancre à la terre de Gonneville, pays mythique. En tant que tel, la Terre de Gonneville est un objet de rêve, de convoitise, mais en même temps le support de projets de missionnaires, d'expansion coloniale et de commerce. Dans cette communication je discuterai de la quête française pour trouver la Terre de Gonneville et du rôle joué par Madagascar dans cette recherche.

En 1654 la Terre de Gonneville paraît pour la première fois dans la littérature dans un manuscrit rédigé par l'abbé Jean Paulmier, chanoine de la cathédrale de St Pierre de Lisieux. Dans ce manuscrit, intitulé *Traité de L'establisement d'une Mission Chrestienne dans le troisieme Monde autrement appelé Les Terres Ausirales*^[1], Paulmier propose l'établissement d'une mission dans les Terres australes, un grand pays hypothétique entourant le pôle Sud et paraissant sur de nombreuses cartes européennes depuis le début du seizième siècle^[2]. Selon Paulmier, la Terre de Gonneville ferait partie des Terres australes et aurait été découverte par un navigateur français d'origine normande, le capitaine Gonneville, dans les premières années du seizième siècle. L'abbé prétend que ce pays est à redécouvrir par les Français qui y ont la priorité de la découverte.

Dans ce premier manuscrit, Paulmier ne mentionne Gonneville qu'une fois et situe la terre qu'il aurait abordée aux environs de la Terre de Feu, attribuant cette découverte au navigateur français, plutôt qu'à Magellan :

« On donne a Ferdinand Magellan Portugais la gloire de les avoir le premier reconñues ; ce brave exploict est de l'année M.D.X.X. Et toutesfois avant Magellan le

[1] Scottish Catholic Archives, Temp. Dep. 2306 mm 3 juin [SCA].

[2] La carte d'Abraham Ortelius *Typus Orbis Terrarum*, Antwerp, 1570. La version ici est celle utilisée par La Popelinière dans *Les Trois Mondes*. La plus ancienne représentation d'une masse de terre centrée sur le pôle sud serait le globe de 1515 de Johannes Schöner où cette terre s'appelle « Brasilie Regio ». « Brasilie Regio » faisait partie de la grande masse antarctique et se situait à l'ouest de Madagascar. La première carte où la *Terra australis* est ainsi nommée, est celle d'Oronce Fine en 1531.

Cap. de Gonneville françois en 1503 y fut porté par la tempeste lors quil alloit aux Indes Orientales.

Il decouvrit cette partie des contrées Australes qui avoisine L'extremité de L'Amerique Meridionale, & accause de quelques feux que les habitans faisoient la nuit au coupeau des montagnes d'ou ilz observoient sa flotte, il nomma ce lieu Tierra del Fuego, dans la croiance quil eut quil estoit terre ferme.

Touttesfois Richard d'Aquin quelque temps apres reconnut que ce n'estoit qu'un Amas d'Isles qu'on devoit plutost attribuer a L'Amerique qu'aux terres Australes Si on veut avoir regard au droict de voisinage et a la bienseance »^[3].

Un deuxième manuscrit^[4] intitulé *Memoires touchant L'Establissement d'une Mission Chrestienne, Dans Le Troisieme Monde, autrement appellé La Terre Australe, Meridionale, Antartique, et Incogneuë Presentéz a Nostre Saint Pore Le Pape Alexandre VII. Par un Ecclesiastique Originaire de cette mesme Terre*, et daté de 1659, donne une version beaucoup plus élaborée du voyage de Gonneville. L'abbé y évoque pour la première fois un bisaïeul, natif des Terres australes, nommé Essomericq, ramené en France par l'expédition de Gonneville en 1505.

Dans ce manuscrit, les origines « australiennes » de Paulmier deviennent le moteur et le pivot de son argument et sa parenté prétendue avec Essomericq lui sert de justification de sa proposition d'évangéliser les Terres australes. L'abbé cite pour la première fois des extraits de la Relation de Gonneville pour appuyer son argument, tout en insistant sur le côté utopique de cette terre^[5].

« Les Terres Australes se peuvent vanter aussi bien que l'Asie, l'Afrique, & l'Amerique, de jouir en quelques lieux d'un Printemps perpetuel; d'avoir des terres qui portent une double moisson en une seule année; Et un sol si heureux, qu'il employe moins de semaines, que le nostre ne consomme de mois en la production de plusieurs fruits, plantes, grains, & semences »^[6].

Plutôt que du côté de l'Amérique, Paulmier situe maintenant la Terre de Gonneville sur une partie des Terres australes au sud-est du cap de Bonne Espérance et approximativement en dessous de Madagascar^[7]. Cette proximité aura des conséquences importantes et pour la conception et pour la réception du projet de Paulmier.

Paulmier habitait à Paris vers la fin des années 1650 et fréquentait les milieux religieux. On sait par la Préface de l'édition de 1664 que des manuscrits des Mémoires circulaient dans les milieux dévots à Paris en 1658-59 avant d'être publié sans la per-

[3] *Traité de l'establissement, op. cit.*, fol. 3v-4.

[4] Archives des Missions Etrangères à Paris, Ms. 357 [ME].

[5] Voir mon article, « Intertextuality and Utopia : the Abbé Paulmier and the *Terres australes* », *Essays in Honour of Professor Ivan Basko*, eds. J. Hatten, G. McAuley, M. Sankey, R. White, Brisbane, Boombana Press, 1994, pp. 165-181.

[6] *Ibid.*, p. 55.

[7] « *Là encore le sieur Davity en sa description de la Terre Australe nous marque Terra de Vista, ou la Terre de Veü. Et luy & les autres Cosmographes font suivre le pays, que les Portugals ont nommé des Ferroquets, à cause qu'on y en trouve de fort beaux, & en grand nombre. Ce qui est un témoignage de la chaleur, ou de la temperature de ces contrées. Il faut meure plus de là, & en tirant au sud-est, le pays de la découverte du Capitaine de Gonneville, dont le voyage ayant en quelque façon donné la naissance à nostre projet, j'espere qu'on me pardonnera, si ne m'arrestant que legerement avec les Pilotes estrangers, qui ont reconnu les pays du Midy, je demeure davantage en la Compagnie de ce brave Avaturier François, pour m'instruire du succès de sa Navigation, de laquelle voicy une Relation sommaire, tirée de l'original » (pp. 8-9).*

mission de l'auteur en 1663. Madagascar joue maintenant un rôle important dans le projet de Paulmier :

« Cecy offre une belle commodité pour la continuation de l'entreprise des Missions en question, après qu'elles auront choisi leur lieu d'établissement dans les Indes Meridionales ; attendu qu'à la faveur des vaisseaux que la France envoie de temps en temps à Madagascar, l'on y pourra faire passer des hommes & des rafraischissemens. Cette Isle, qui ne le cederait pas en étendue à l'Angleterre, n'est éloignée des Terres Australes que d'une navigation de quelques semaines. Là ceux qui pretendroient poursuivre leur course jusques aux Régions du troisième Monde, pourront reprendre haleine ; rétablir leurs forces diminuées par la longueur du voyage ; s'y fournir de ris, chairs & autres victuailles qu'on y peut recouvrer à tres-vil prix, & en grande abondance. Ils rencontreront mesme des esclaves assez soumis & assez spirituels, lesquels passant avec eux dans les Terres Australes, rendroient beaucoup de service, tant à la culture de la terre, qu'à cent autres choses. Et cela se peut faire sans se détourner que tres-peu de la droite route. Il n'y aura de temps consommé à séjourner en Madagascar, qu'autant qu'on le desirera, ou qu'il sera utile pour se rafraischir ; & mesme il pourroit estre fort bien employé, y ayant quantité de François, de Néophytes, & d'Insulaires, auxquels il y auroit moyen de donner diverses assistances spirituelles dans cet intervalle.

Il suffiroit d'une grosse barque, pour trajetier de Madagascar aux Terres Australes ; & ce vaisseau n'auroit presque besoin que de munitions de bouche, & de matelots, n'y ayant point de Corsaires ny d'ennemis à craindre sur cette mer. Le peu qu'on dépenseroit pour cela, se verroit largement recompensé par le commerce qui se pourroit faire avec les Austraux. Outre ces moyens, & les autres que la prudence humaine peut inventer, il faut se confier en la Providence du Ciel, de laquelle on doit principalement attendre l'heureuse issuë d'un dessein si Chrétien, dont les discours precedens ont [198] en quelque façon representé l'excellence & l'utilité »^[8].

Il n'est peut-être pas fortuit que la Terre de Gonnevillle ait changé de localisation après 1654. Vincent de Paul, fondateur et premier supérieur de la Congrégation de la Mission, les Lazaristes, avait favorablement accueilli le projet de Paulmier. Après la mort de Vincent de Paul en 1660, les Lazaristes, qui avaient établi des missions à Madagascar, continuèrent à s'intéresser au projet de Paulmier, en même temps que d'autres religieux.

Des notes manuscrites par Cabart de Villermont sur les pages de garde d'un exemplaire de l'édition de 1644 des *Mémoires*^[9] nous apprennent que les prêtres qui œuvraient pour établir les Missions Etrangères, tels François Pallu, évêque d'Héliopolis^[10], et Pierre Lambert de la Motte, évêque de Bérithe^[11], et le cercle qui se réunis-

[8] *Mémoires touchant l'Establissement d'une Mission Chrestienne dans le troisieme monde, Autrement appellé, La Terre Australe, Meridionale, Antartique, & Inconnuë. Dediez à Nostre S. Pere le Pape Alexandre VII. Par un Ecclesiastique Originaire de cette mesme Terre*, Paris, Claude Cramoisy, 1663 [1664], pp. 196-198.

[9] Cet exemplaire se trouve actuellement dans les Archives du service hydrographique de la marine, Château de Vincennes, Paris, *Mémoires touchant...*, Paris, Cramoisy, 1663, [37E 13].

[10] François Pallu, né en 1625 à Tours et mort en 1684 en Chine. Cofondateur de la Société des Missions Etrangères.

[11] Pierre-Marie Lambert, sieur de la Boissière et de la Motte, né à la Boissière (Calvados) en 1624 et mort au Siam en 1679. Un des premiers vicaires apostoliques, un des fondateurs de la Société des Missions Etrangères et le premier membre de la Société qui partit pour l'Extrême-Orient.

sait à la fin des années 1650 autour d'eux, lisaient le manuscrit de Paulmier et débattaient son projet. Cabart de Villermont, la duchesse d'Aiguillon et Etienne de Flacourt faisaient partie de ce cercle.

En 1658 Flacourt^[12], Gouverneur de l'île de Madagascar entre 1648 et 1655, publiait son *Histoire de la Grande Isle Madagascar*, jointe à sa *Relation de ce qui s'est passé en l'île de Madagascar depuis l'année 1642 jusques en 1655*^[13]. Dans cette première édition Flacourt ne parle ni des Terres australes, ni de la Terre de Gonneville. Flacourt mourut en 1660 pendant un voyage de retour à Madagascar et une deuxième édition modifiée et augmentée (...jusques en 1660) de son *Histoire* parut en 1661^[14]. Dans cette édition, au chapitre XCIII, intitulé «*Avantages que l'on peut tirer de l'établissement des colonies à Madagascar pour la religion et pour le commerce*», les Terres australes et de Paulmier sont mentionnés pour la première fois. Sur deux pages, Flacourt décline les avantages de la découverte des Terres australes par la France, tant du point de vue du commerce que de celui de son évangélisation. Il cite le voyage de Binot Paulmyer «*dit le capitaine de Gonneville, de la famille des Seigneurs du Buschet, fief et seigneuries dans la paroisse de Gonneville-lès-Honfleur*»^[15], comme preuve de la priorité de la France dans la découverte des Terres australes. Cette priorité, ajoutée à la généalogie de Paulmier, sert à Flacourt de justification pour la recherche française de ces terres inconnues.

Il est clair que toutes les informations et les raisonnements qu'avance Flacourt viennent de Paulmier qui a dû les lui communiquer à partir de 1658, après la publication de la première édition de *l'Histoire*, en espérant que Flacourt appuierait son projet.

Le projet de Paulmier, pris en considération par l'Église à Rome et l'État à Paris entre 1658 et 1670, n'a jamais été concrétisé en dépit de l'appui considérable dont il bénéficiait de la part ces deux pouvoirs. La correspondance entre divers personnages ecclésiastiques à Paris et à Rome trace l'évolution de la réception du projet. Une lettre du 14 novembre 1664, de M. Gazil, supérieur du Séminaire des Missions Etrangères, à Monseigneur de Bérithe (Motte), commente favorablement le projet de Paulmier^[16]. Une autre lettre, datée 28 septembre 1666, de M. Leslie,^[17] qui s'occupait des affaires des Missions Etrangères à Rome, à M. Gazil annonce que «*... l'affaire de M. de Paulmier est résolue en sa faveur : on lui donnera la mission qu'il demande, un*

[12] Envoyé par la Compagnie française de l'Orient.

[13] Flacourt, Etienne, *Relation de la Grande Isle Madagascar, Contenant ce qui s'est passé entre les François & les Originaires de cette Ile, depuis l'an 1642. jusques en l'an 1655. Composée par le Sieur de Flacourt Directeur de la Compagnie Française de l'orient, & Commandant pour sa Majesté dans la dite Isle & és Isles adjacentes*, À Paris, Jean Henault, MDCLVIII.

[14] Flacourt, Etienne, *Histoire de la grande isle Madagascar, composée par le Sieur de Flacourt, Directeur General de la Compagnie Française de l'orient, & Commandant pour sa Majesté dans ladite Isle & és isles adjacentes Avec une Relation de ce qui s'est passé és années 1655, 1656, & 1657 non encor veüe par la premiere Impression*. À Paris, chez Gervais Clouzier, MDCLXI.

[15] *Op. cit.*, p. 466. Allibert, dans son édition de *l'Histoire*, à la suite de Charles Bréard, attire l'attention sur le fait que «Busquet» devrait sans doute être écrit «Bucquet» et que la famille de Gonneville n'était pas noble.

[16] Archives des Missions Etrangères, Paris, vol. IV, p. 54. (F. Combaluzier, éd., «Documents : Le chanoine Paulmier de Courtonne et ses rêves apostoliques vers les Terres australes (1659-1667)», *Revue d'Histoire des Missions*, tome X, 1935, p. 142.

[17] Premier archiviste de la Propagande fide depuis 1661.

Préfet de la Mission, un bref et un Vicaire apostolique dans le Madagascar pour avoir soin et de cette isle et de la terre australe inconnue »^[18].

Mais une lettre écrite par Leslie à Gazil un mois plus tard, en octobre 1666^[19], évoquait des problèmes dans la réalisation du projet, dus à des personnes qui n'avaient pas bien mené l'affaire. Il s'avérait que le bref en recommandation de la mission n'avait pas été accordé par le Pape, quoique les résolutions qui donnaient une mission à Paulmier, « *un Prefect d'icelle et même un vicaire apostolique au moins pour Madagascar [étaient] demeurés en leur vigueur* »^[20].

Ce qui est clair, c'est que la nomination de Paulmier comme vicaire apostolique de Madagascar, en même temps que des Terres australes, suscita de fortes réactions et, à en juger par l'échange de lettres, fâcha tout le monde, autant Paulmier lui-même que d'autres ecclésiastiques. Puisque les prêtres qui travaillaient déjà à Madagascar étaient membres de la Congrégation de la Mission (les Lazaristes), plusieurs personnes jugeaient qu'il était inconcevable qu'un religieux n'appartenant pas à cet ordre en assume la charge. M. Almeras^[21], supérieur général à la Congrégation, envoya à cet effet une supplique (non datée) à la Propagande, demandant qu'au cas où un vicaire apostolique serait nommé, ce ne soit pas Paulmier^[22]. Ecrivant également à M. Jolly son correspondant à Rome, il parle des « *inconvenients qui naissent d'avoir des prêtres de diverses Congrégations en une même mission* »^[23]. Il s'étonne qu'on nomme Paulmier vicaire apostolique sans que celui-ci l'ait demandé : « *Il est aussi très à propos de nous mander comment il est arrivé, si cela est, que le Vicariat de Madagascar a été donné à M. Paulmier, qui assure ne l'avoir pas demandé; ce que nous ne croyons pas, sachant qu'à Rome on ne donne pas ce qui n'est pas demandé* »^[24].

Dans une autre lettre, Almeras fait part de ses soupçons concernant un complot des Messieurs de Saint-Sulpice ou du Séminaire des Missions Etrangères qui voudraient contrôler la mission de Madagascar. Il croit que Leslie joue un double jeu et demande à Jolly de s'entretenir avec lui : « *Et il sera bon que vous ouvriez le discours avec M. Lesleo pour lui dire que M. l'abbé Paulmier nous a priés de vous écrire d'agir de concert avec lui dans cette affaire pour empêcher qu'on ne le charge dudit Vicariat apostolique de Madagascar* »^[25].

Comme nous l'avons vu, Paulmier avait seulement espéré rattacher la mission aux Terres australes à Madagascar pour que cette île serve d'escale et de base de ravitaillement. Face à ce malentendu avec ceux qui avaient auparavant été ses alliés, il

[18] Archives des Missions Etrangères, *Rome Procure, op. cit.*, 200, p. 613.

[19] *Ibid.*, p. 617-620.

[20] *Ibid.* p. 618. Dans son article, Combaluzier fait suivre une autre lettre de Leslie, qui annonce l'échec du projet de Paulmier, mais cette lettre est effectivement écrite le 2 mars 1666, donc avant les deux précédentes : « *...L'affaire de Terre australe est tout à fait échouée, faute de la bien conduire, l'abbé Baglioni à qui M. de Pomiers l'avait commis, la voulait conduire, la faire esclatter et faire parade de son éloquence... À présent, on s'imagine que le Ciel et la terre se remuera, si on l'entreprend de la façon qu'on l'a dépeint à la Congrégation et Dieu sçait si on la pourra redresser* », Archives des Missions Etrangères, *Rome Procure*, vol. 200, p. 584, (Combaluzier, *op. cit.*, pp.144-145).

[21] René d'Almeras (1613-1672), deuxième supérieur de la congrégation de la mission après Saint-Vincent de Paul et désigné par lui comme vicaire général, élu supérieur général en 1661.

[22] Archives de la Mission, Rome, *Madagascar II*, fol. 17 (copie), (Combaluzier, *op. cit.*, p. 139).

[23] Lettre de M. Almeras à M. Jolly (BNF, Ms. NAF 9345, copie Gabriel Perboyre des Archives de la mission, Rome, fol. 10-12). (Combaluzier, pp. 139-141).

[24] *Ibid.*, fol. 11.

[25] Archives de la Congrégation de la Mission, 21, Pompeo Magno, Rome, (Combaluzier, *op. cit.*, p. 142).

écrivit un long mémoire au Nonce dans lequel il insista sur la nécessité de garder distincts les vicariats de Madagascar et des Terres australes^[26].

Dans ce mémoire, en même temps que la difficulté de faire travailler deux ordres religieux ensemble (« *attacher ensemble le bœuf et l'âne* »), Paulmier soulève la question des Compagnies qui ont été fondées pour administrer les colonies et le commerce. La Compagnie des Indes orientales qui gère Madagascar a été fondée dans un but colonisateur et commercial, tandis que la nouvelle Compagnie des Terres australes aurait un but strictement religieux : établir une mission qui ne s'occuperait que du salut des âmes.

Nous ne savons pas la suite de cet imbroglio, puisque nous n'avons plus de lettres à ce sujet. Une correspondance continue néanmoins jusqu'en 1670 au cours de laquelle la possibilité d'envoyer une mission vers les Terres australes continue à être exploré.

Tout ce qui est connu de la Terre de Gonneville émane de l'abbé Paulmier et la première représentation cartographique de cette terre mythique est sur la carte de Louis Mayerne Turquet^[27] en 1661 où ce lieu paraît sur les Terres australes hypothétiques, située à l'est de Madagascar, dans l'hémisphère sud.

Après la mort de Paulmier, la Terre de Gonneville continue à vivre de sa propre vie mythique dans l'imaginaire des Français. Suivant l'emplacement suggéré par Paulmier, Madagascar continue à y être associé. À partir de la deuxième moitié du dix-septième siècle et jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, cette terre, située au sud de Madagascar^[28], sert de point de départ pour les utopies littéraires et comme un pays à redécouvrir par les Français qui ont été les premiers à y prendre pied^[29].

[26] Lettre de M. l'abbé Paulmier au sujet du Vicariat de Madagascar à M^{re} le Nonce, en France (BNF, Ms. NAF 9345, fol. 2-7, sans date, (transcription par Combaluzier, *op. cit.*, p. 131, qui suggère la date de 1667). Une version de la même lettre en italien se trouve aux archives romaines (Archives de la Mission, Rome, *Madagascar I*, fol. 91-96).

[27] Louis Mayerne Turquet, [*« La Nouvelle manière de représenter le globe terrestre en laquelle il est entièrement réduite dans un cercle, sans aucune division de ses parties »*], Antoine de Fer (Paris, dans l'Isle du Palais), [BNF, CP, Ge CC 1270 (5)].

[28] C'est-à-dire située dans l'océan Indien, entre les méridiens de 600 et de 800.

[29] Il est intéressant de comparer ce parti pris avec une autre tradition cartographique, représentée par le prêtre italien Vincenzo Coronelli. Sur les globes, qu'il a préparés pour que César d'Estièrès les offre à Louis XIV en 1683, et dont des « réductions fidèles » sont faites en 1688, paraissent les Terres australes et la Nouvelle Hollande. À côté des contours bien délimités de la Nouvelle Hollande, incorporant les découvertes de Tasman entre 1642-4, se trouve la « *Terra magellanica australe meridionale et incognita* » qui débute à droite et en dessous du cap Horn et se termine en dessous de Madagascar. Mais dans les légendes apparaissant sur le globe, le cartographe italien indique clairement son scepticisme à l'égard des Terres australes. Faisant partie des Terres australes un promontoire avance juste à l'ouest du cap de Bonne Espérance sur lequel on lit « *Terra di papagalli/detta da Francesi/Terre des perroquets/creduta favolosa* ». À l'intérieur, et en haut de la Nouvelle Hollande, une autre légende indique que ce pays est probablement un de ceux que Marco Polo est censé avoir découvert, mais que de toute façon certains de ces pays sont considérés comme fictifs.

[30] En 1685, l'abbé de Choisy accompagna le chevalier de Chaumont, envoyé comme Ambassadeur extraordinaire auprès du Roi de Siam. Ils firent escale au Cap le 1^{er} juin. Le 17 juin ils étaient en travers de Madagascar. Le 3 juillet, alors qu'ils sont par 34° de latitude, Choisy rappelle l'histoire de l'ancêtre supposé de Paulmier : « *Nous vous souvient il point d'avoir lu l'histoire du bonhomme Arosca, roitelet austral? Nous ne devons pas être bien loin de son pays. Il reçut si bien le capitaine Gonneville; je crois que le petit-fils de son petit-fils (car il y a cent cinquante ans) nous recevrait encore mieux. Ainsi je me console par avance de tout ce qui peut arriver. Je crois pourtant qu'il ne serait pas trop sûr d'aborder la terre Australe. Le bonhomme Arosca donna son fils à Gonneville pour l'amener en France, à condition de lui ramener en dix-huit lunes avec deux pièces de canon pour faire peur à ses voisins. Gonneville manqua de parole : Arosca attend encore. Si on allait nous faire procès là-dessus... Il vaut mieux aller à Batavie* ». François-Timoléon de Choisy, *Journal du voyage de Siam*, présenté et annoté par Dirk Van der Cruyssen, Paris, Fayard, 1995 (Cramoisy, 1687), p. 118. L'itinéraire de ce voyage est indiqué sur le globe de Coronelli.

L'abbé de Choisy mentionne la Terre de Gonneville dans son *Journal du voyage de Siam*, en la situant en dessous de Madagascar^[30] et dans la période qui suit la publication des *Mémoires*, ce n'est pas un hasard si plusieurs voyages vers les Terres australes sont projetés, et si trois utopies françaises sont basées sur ces Terres. Les auteurs utopistes de la fin du dix-septième siècle et du début du dix-huitième, tels Gabriel Foigny avec *La Terre australe connue* en 1676^[31], Denis Vairasse avec *L'Histoire des Sévarambes* en 1677^[32] et Simon Tyssot de Patot avec *Les Voyages et aventures de Jacques Massé* vers 1714, prennent les Terres australes comme sujet, et situent ce pays utopique là où Paulmier avait situé la Terre de Gonneville, en dessous de Madagascar vers 40° de latitude sud.

Les *Mémoires* de l'abbé Paulmier donnèrent un nouvel élan à l'exploration française de l'hémisphère sud au dix-huitième siècle. Le projet de Paulmier n'avait pas abouti mais d'autres projets de voyage et d'autres voyages s'inspirèrent de son œuvre.

À la fin du dix-septième siècle plusieurs personnes avaient cherché sans succès à obtenir des subventions officielles pour monter des expéditions vers la terre de Gonneville dans un but commercial : Beaujeu, Voutron et Sainte-Marie.

Pendant presque tout le dix-huitième siècle les Français cherchèrent la Terre de Gonneville. En 1734 Jean-Baptiste Bouvet de Lozier^[33], explicitement influencé par les *Mémoires* de Paulmier, proposa à la Compagnie des Indes Orientales un projet pour découvrir les Terres australes^[34]. Voulant plus de détails qu'il n'en trouvait chez Paulmier, il chercha sans succès l'original de la *Relation* de Gonneville pour pouvoir organiser son voyage avec précision.

Le 19 juillet 1738 Bouvet, avec le soutien de Duplex, partit de Lorient. À son retour, en France onze mois plus tard Bouvet écrivit une lettre à la Compagnie : « Messieurs, j'ai le chagrin de vous dire que les Terres australes ... sont aussi de beaucoup trop reculées vers le Pôle pour servir de relâche aux vaisseaux de l'Inde ». Le récit de son voyage fut publié dans le *Journal de Trévoux*^[35]. Encore en 1740-41, Bouvet tenta en vain de persuader le comte de Maurepas, ministre de la marine de Louis XV, de financer une nouvelle expédition pour rechercher les Terres australes^[36].

En 1745, Bénard de la Harpe adressa un *Mémoire pour la France, servant à la découverte des Terres Australes, cinquième partie du Monde*^[37] au duc de Richelieu

[31] C'est à dire, *La description de ce pays inconnu jusqu'ici, de ses mœurs & de ses coutumes par M. Sadeur. Avec les aventures qui le conduisirent en ce Continent, & les particularitez du séjour qu'il y fit durant trente-cinq ans & plus, & de son retour*. Vannes, Jacques [sic] Verneuil, 1676. Ce livre a attiré des ennuis considérables pour son auteur, à cause des impiétés qui y étaient perçues, le consistoire de Genève le condamnant particulièrement. La religion des Australiens [Foigny le premier à utiliser l'adjectif ?] était plutôt déiste.

[32] *Peuples qui habitent une partie du troisième continent, communément appelé la terre australe. Contenant un compte exact du Gouvernement, des Mœurs, de la Religion, du langage de cette Nation, jusques aujourd'hui inconnüe des Peuples de l'Europe. Traduit de l'anglois*. Première partie. À Paris, Claude Barbin, 1677.

[33] 1705-1786. Entre 1750 et 1763 il fut gouverneur des îles de France et Bourbon. Autres références : Archives nationales, Série marine, B4 : 45, 77, Bibliothèque du Service historique de la Marine, Ms Vol. 1053, 1-18 ; BNF, Ms. NAF 9341, 9407, 9438, 9439.

[34] Bouvet voulait chercher dans la région de 52° de latitude, et de 52° de longitude et suggérait de nouvelles routes pour la Chine.

[35] *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*, commencés d'être imprimés, l'an 1701 à Trévoux... février 1740. «Relation du voyage aux Terres Australes des vaisseaux *l'Aigle* et *la Marie*», Article XII, p. 251-276.

[36] BNF, Ms. NAF 9341, fol. 340. Des copies manuscrites de certaines lettres de Bouvet de 1740-1741, dont les originales sont dans le James Ford Bell Collection, University of Minnesota Library, se trouvent dans la National Library of Australia, Ms 841.

[37] BNF, Ms. NAF 9341, fol. 370-379.

pour tenter de dissuader la Compagnie des Indes d'envoyer Bouvet faire un nouveau voyage à la recherche des Terres australes. Ayant lu l'abbé Paulmier, et étant au courant des premières découvertes de Bouvet, il était sceptique à l'égard de la découverte supposée des Terres australes par Gonneville, au sud du cap de Bonne Espérance^[38]. Bénard de la Harpe croyait effectivement que la Terre que Gonneville aurait découverte serait plutôt le Maryland, à cause de la distance parcourue et la durée du voyage.

Inspiré par la *Lettre sur le progrès des sciences*^[39] de Maupertuis, et encouragé par Buffon, Charles de Brosses^[40] publia en 1756 son *Histoire des Navigations aux Terres Australes*^[41]. De Brosses détaille chronologiquement^[42] tous les voyages qui ont eu lieu jusqu'en 1747 vers les Terres australes qu'il divise en trois catégories : la Magellanie, l'Australasie et la Polynésie. De Brosses consacre en tout 18 pages au voyage de Binot Paulmyer de Gonneville en Australasie^[43]. De Brosses ne connaissait de la *Relation* de Gonneville que l'extrait utilisé par Paulmier dans ses *Mémoires*, extrait qu'il inclut en entier dans son *Histoire*. De Brosses situe le pays de Gonneville au sud des Petites Moluques en Australasie, plus vers l'est que là où Paulmier le situait mais ne le confondant pas toutefois avec la Nouvelle Hollande.

Marion, Sieur du Fresne, habitant de l'Île de France et officier de la marine expérimenté^[44], fut commandité par Pierre Poivre, administrateur de l'Île, pour rapatrier Ahu-toru, le Tahitien ramené en France par Bougainville. Marion devait en même temps tenter d'identifier la grande Terre australe, la Terre de Gonneville, recherchée vainement par Bouvet trente ans auparavant, au sud-est du cap de Bonne Espérance. L'expédition partit de Port Louis le 18 octobre 1771. Très tôt les voyageurs furent libérés de l'obligation de rapatrier Ahu toru, celui-ci étant mort de la vérole deux semaines après le départ. Marion relâcha au cap de Bonne Espérance et en janvier 1772 aperçut deux petites îles^[45], qu'il nomma d'abord les Îles Australes, croyant qu'elles faisaient partie des Terres australes. Puis il continua sa route vers l'est, découvrant les Îles Crozet^[46]. Passant par la Terre de Diemen, Marion arriva le 4 avril 1772 dans l'actuelle Nouvelle Zélande où il nomma l'île nord la « France australe ». C'est là qu'il fut massacré par les insulaires le 12 juin 1772^[47].

[38] « De ces observations il résulte que la Compagnie des Indes va faire une tentative inutile, les Terres Australes qui sont vers le sud du Cap de Bonne Espérance, se retirent trop vers le pôle antarctique pour être d'aucune utilité ». BNF, Ms. NAF 9341, fol. 378.

[39] Maupertuis attribua l'échec du voyage de Lozier de Bouvet au fait de ne pas reconnaître la spécificité climatique de l'hémisphère sud : « ...si ceux que la Compagnie des Indes avoit envoyés chercher les terres australes, eussent eu plus de connaissance du physique de ces climats, & des ressources qu'on y emploie, il est à croire qu'en arrivant plus tard ils n'auroient pas trouvé de glaces ; ou que les glaces qu'ils trouvèrent ne les auroient pas empêchés d'aborder une terre, qui, selon leur relation, n'étoit éloignée d'eux que d'une ou deux lieues », « Lettre sur le progrès des sciences », 1752, s.l.n.d., pp. 25-26.

[40] 1709-1777. Historien, archéologue et magistrat français, premier président du parlement de Dijon et membre de l'Académie des inscriptions.

[41] Paris, Durand, 1756. *Op. cit.*, la note 5.

[42] « ...depuis le moment où le monde austral fut aperçu pour la première fois dans sa partie Magellanique par Améric Vesputce, le premier avril 1502 », *ibid.*, p. vi.

[43] *Ibid.*, vol. 1, pp. 102-120.

[44] Né en 1724, mort en 1772.

[45] Par 46° sud et 37° est. Les noms actuels de ces îles sont Marion et Prince Edward.

[46] Nommé d'après l'adjectif de Du Fresne.

[47] Le récit détaillé des voyages de Du Fresne et de Kerguelen se trouve dans John Dunmore, *French Explorers in the Pacific*, Oxford, Clarendon Press, 1965, t. I, p. 168-249. Lire aussi Kerguelen-Tremarec, *Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes...*, Paris, Knapen et fils, 1782.

Envoyé par le ministre de la Marine, l'abbé Terray, Kerguelen^[48] partit également à la recherche de la Terre de Gonneville^[49] le 1^{er} mai 1771. De même que Bouvet et Du Fresne, il aperçut des terres enveloppées de neige et de glace^[50], qu'il prit pour les Terres australes. Entre cette expérience et son retour précipité à l'Île de France pour faire connaître sa découverte, laissant sur place son premier bateau, sa vision s'embellit au point qu'il crut bon de signaler que le grand continent austral avait enfin été découvert et qu'il serait possible d'y établir une colonie.

Telles étaient la ténacité du mythe des Terres australes, la rivalité avec les Anglais et la confiance des autorités en Kerguelen que celui-ci se vit pourvoir en 1773 des moyens de faire un deuxième voyage et de fonder une colonie. Cette fois les résultats ne furent pas meilleurs, et il retourna de nouveau à l'Île Maurice sans atteindre la Nouvelle Hollande. Kerguelen fut bien obligé d'admettre son échec et finit par croire que Madagascar devait être la Terre de Gonneville.

Entre 1783 et 1789 un certain baron de Gonneville, prétendant être un descendant du capitaine de Gonneville et produisant ce qu'il alléguait être des papiers de famille, suggérait une nouvelle recherche des Terres australes. Le baron fut pris au sérieux pendant un certain temps par les autorités françaises, en dépit des découvertes du capitaine anglais, James Cook, pendant son deuxième voyage (1772-3) qui avaient mis à mort définitivement l'existence des Terres australes hypothétiques.

Mais en dépit de la démonstration que les Terres australes hypothétiques n'existaient pas, l'utopique terre de Gonneville refusait de disparaître et restait toujours à redécouvrir.

En 1814 l'explorateur anglais, Matthew Flinders, le premier à prouver par la circumnavigation que la Nouvelle Hollande était une île, se penche sur la question de l'identité de la Terre de Gonneville et opte pour Madagascar :

« It is evident from the proofs that they adduce, that it was not to any part of this country, but to Madagascar, that Gonneville was driven; and from whence he brought his prince Essomeric, to Normandy »^[51].

La première notice biographique sur Gonneville se trouve dans la *Biographie universelle* de Louis-Gabriel Michaud, parue en 1857^[52]. Michaud pense également que la Terre de Gonneville est Madagascar^[53].

[48] 1734-1797.

[49] Kerguelen avait comme mission de chercher «...un grand continent dans le sud des îles de St Paul et Amsterdam, et qui doit occuper cette partie du globe, depuis les 450 de latitude sud, jusqu'aux environs du pôle, dans un espace immense où l'on n'a point encore pénétré. Il paraît assez constant cependant que le sieur de Gonneville y aborda vers l'an 1504, et y séjourna près de six mois, pendant lesquels il fut bien traité par les gens du pays », *Mémoire pour servir d'instructions*, le 25 mars 1771, signé Louis et contresigné Terray, dans *Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes, faits en 1771, 1772, 1773, et 1774*, préface et notes d'Alain Boulaire, Paris, Le Serpent de Mer, 2000, pp. 20-21.

[50] Cette terre se révèle être une île qui a été depuis nommée l'Île Kerguelen. On trouve chez Kerguelen la continuation de cette idée qu'une barrière de glace empêchait l'entrée aux Terres australes : « *Le froid, les glaces, les brumes, leurs grosses mers et les tempêtes ont formé jusqu'ici deux barrières qu'on n'a pas pu surmonter* », *Réflexions sur les avantages que peut procurer la France australe* (Inédit, Archives nationales, Mar B/4/317 pce no 108), *op. cit.*, p. 95. Voir aussi Loïc du Rostu, *Le Dossier Kerguelen*, Paris, Klincksieck, 1992.

[51] *A Voyage to Terra Australis*, London, G. and W. Nicol, 1814.

[52] *Biographie universelle : Ancienne et Moderne*, Paris, chez Madame C. Desplaces, 1857, pp. 147-148.

[53] Voir De Brosse, vol. 2, *op. cit.*, pp. 107-8.

Une douzaine d'années plus tard, en 1869, le manuscrit tant recherché de la *Relation* de Gonneville est retrouvé à la Bibliothèque de l'Arsenal par le conservateur Paul Lacroix (connu sous le pseudonyme de Bibliophile Jacob), qui en signale l'existence au géographe Armand d'Avezac. Celui-ci en publie la transcription et dans une Préface entreprend de démontrer que le pays découvert par Gonneville n'est autre que le Brésil^[54], découvert en 1500 par l'explorateur portugais, Pedro Cabral^[55]. De nos jours cette hypothèse, quoique communément acceptée, n'est pas pleinement convaincante et laisse beaucoup de questions en suspens. Mais cela est une autre histoire.

Le lien supposé entre Madagascar et la Terre de Gonneville a la vie longue. Dans son édition de *La Grande Isle* Claude Allibert se réfère à l'article publié en 1903 de Grandidier *et al.*, «Le capitaine de Gonneville a-t-il abordé à Madagascar en 1503 ?»^[56] Grandidier *et al.* ne se prononcent pas définitivement en disant : «*Sans admettre que Gonneville a abordé à Madagascar, il convient de voir dans sa déposition le récit de deux voyages dont l'un a duré du 24 juin 1503 au 6 janvier 1504 et l'autre du 3 juillet au 10 octobre 1504. Dans le premier, il est allé au Brésil mais on ne sait où il s'est rendu dans le second*»^[57].

Cette spéculation du début du vingtième siècle est basée sur une connaissance assez vague du voyage de Gonneville : il n'y a effectivement qu'un seul voyage à partir de la France, interrompu par une période passée en pays inconnu. Et une analyse de la *Relation* de Gonneville permet d'écarter l'hypothèse d'une escale à Madagascar, si les voyageurs étaient allés d'abord au Brésil.

Mais où donc est la Terre de Gonneville si ce n'est pas le Brésil ? Est-ce bien Madagascar ? Peut-être, mais comme dans le cas du Brésil il y a toujours certaines difficultés avec la chronologie du voyage. Somme toute, la Terre de Gonneville, si elle existe, reste à découvrir. Mais comme c'est le cas de toutes les utopies, la Terre de Gonneville n'existe peut-être pas en réalité, et le capitaine de Gonneville non plus^[58].

Quoi qu'il en soit, Madagascar au dix-septième et dix-huitième siècles a joué un rôle métonymique et métaphorique dans la recherche de cette partie des Terres australes qu'est la Terre de Gonneville : métonymique à cause de sa proximité, et métaphorique à cause de son exotisme réel qui a servi comme tremplin pour imaginer cette utopie australe.

[54] *Relation authentique du voyage du Capitaine de Gonneville ès nouvelles terres des indes* publiée intégralement pour la première fois avec une introduction et des éclaircissements par M. d'Avezac, Genève, Slatkine, 1971 (réimpression de l'édition de Paris, 1869).

[55] Cette découverte est revendiquée dans la lettre de Péro Vaz de Caminha du 1^{er} mai 1500, adressée au Roi du Portugal. Une traduction française se trouve dans *Lisbonne hors les murs : 1415-1580 : l'invention du monde par les navigateurs portugais*, dirigé par Michel Chandeigne, Paris, Editions Autrement, 1990.

[56] Cité p. 604, Grandidier A., Roux, Ch., Delhorbe, C.L., Froideveaux, Grandidier G. (1904 Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar (COACM).

[57] Allibert, *op. cit.*, p. 605.

[58] Dans son livre, *Paulmier de Gonneville : son voyage imaginaire* (Beauval en Caux, 2000), Jacques Lévêque de Pontharouart prétend, comme l'indique le titre de son ouvrage, que la *Relation* de Gonneville est un faux, perpétré par l'abbé Paulmier en vue de se faire nommer évêque. Les preuves que Pontharouart avance ne sont pas également concluantes et il convient de procéder avec une grande prudence avant de se prononcer sur l'existence ou la non existence de Gonneville. On peut dire néanmoins que certains autres arguments conforteraient la thèse de Pontharouart. Voir ma discussion de la question dans mon édition critique des *Mémoires* de Paulmier (sous presse).